

Louky Bersianik : *La main tranchante du symbole*

Micheline Beauregard

Volume 5, numéro 1, 1992

Des femmes de la francophonie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057686ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057686ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauregard, M. (1992). Compte rendu de [Louky Bersianik : *La main tranchante du symbole*]. *Recherches féministes*, 5(1), 193–196.

<https://doi.org/10.7202/057686ar>

C'est que malgré toute la bonne volonté de ses dirigeantes progressistes, *Châtelaine* était et est toujours un média de masse. Avec, donc, ses contraintes, ses paradoxes et, surtout, son public à conquérir et à conserver.

C'est presque deux recherches en une que nous offre Marie-José des Rivières puisque, aux côtés de l'analyse historique et sociologique du magazine vendu le plus lu au Québec durant cette période, se profile une analyse littéraire qui révèle une production de fiction québécoise originale jusqu'alors méconnue. De fait, et c'est le cœur de cet ouvrage et ce qui justifie son titre, au cours de ses quinze premières années, *Châtelaine* a publié près de trois cents nouvelles ou extraits de romans signés par des hommes et des femmes du Québec. Ce, à une époque où la nouvelle, comme genre littéraire, disposait de peu de débouchés ici et où la littérature québécoise était encore loin de son effervescence actuelle.

Châtelaine a donc joué un rôle certain dans la construction de notre littérature nationale. En donnant des lectrices à quelque cent-trente-deux auteures et auteurs d'ici. En permettant à de jeunes écrivaines et écrivains, qui plus tard, pour beaucoup, deviendront notoires, de publier leurs premiers textes. Et surtout en sensibilisant un vaste public de lectrices, puisque la revue, dès cette époque, a un tirage qui dépasse les cent mille exemplaires.

Marie-José des Rivières ne se contente d'ailleurs pas de décrire ce volumineux corpus ; elle consacre un chapitre entier à ses auteures et auteurs ainsi qu'à l'univers des récits et un autre à l'interprétation de l'ensemble des textes de fiction.

Châtelaine et la littérature est donc tout à la fois le panorama d'une époque, le combat d'une équipe pour l'égalité des femmes et pour la promotion de la culture québécoise et la découverte, étonnante à plus d'un titre, d'un vaste pan de notre littérature. Le tout appuyé par des documents de l'époque, des entrevues avec des membres de l'équipe de rédaction du magazine, des compilations de *bénédictine* et des analyses rigoureuses et fouillées. Mais ce livre sera avant tout un outil essentiel pour les littéraires, les historiennes, les sociologues et toutes les personnes qui s'intéressent au Québec moderne.

Christine Eddie

Louky Bersianik : *La main tranchante du symbole*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1990, 280 p.

Le recueil de textes et d'essais féministes de Louky Bersianik s'offre à la lecture sous un titre dont on peut dire d'abord qu'il est efficace et préciser ensuite qu'il reflète d'entrée de jeu le ton d'un livre qui deviendra le lieu même d'un questionnement très serré du symbole. L'importance de la mise en discours choisie lors de la construction d'un titre est évidente puisque le contenu sémantique qui y est véhiculé s'impose en quelque sorte dès lors comme synonyme du texte qui suit. Or *La main tranchante du symbole* est un titre qui parle fort et dru bien avant que les yeux ne se posent sur les premières pages de l'ouvrage.

Divisée en cinq parties dont la plus longue est placée en plein midi, cette anthologie réunit des écrits produits pour la plupart dans le cours de la décennie 1980. Bersianik présente son livre comme une « tentative de rouvrir le procès d'Oreste » (p. 17). L'auteure voit en effet les symboles issus des conclusions de

ce procès comme la base du patriarcat, tel que celui-ci perdure. On peut suivre ou pas Bersianik dans son interprétation quand elle réfléchit à partir d'Eschyle qu'elle épingle au mur en repréailles à cette phrase lapidaire : « C'est le père qui fait l'enfant, sans l'aide d'une mère »¹. Cette « énormité » mettant en cause la notion de parenté, énormité que la science moderne a heureusement permis d'échapper en cours de route en est une qui peut encore, semble-t-il, servir de moteur propulseur à une discussion des effets par ailleurs durables des symboles dont notre pensée contemporaine a malencontreusement hérité. « C'est la notion même de *matricide* qui est écartée puisqu'il est décrété qu'*il n'existe aucun lien de parenté entre la mère et l'enfant* » (p.185) nous dit Bersianik. L'effet polémique de la formule est incontestable mais une lecture plurielle et par conséquent plus généreuse autoriserait la prise en compte d'une pure et simple manifestation de clémence au moment du jugement d'Oreste. Il faut toutefois accorder sans réserve à l'auteure que plusieurs éléments du code symbolique, dont elle place l'apparition à ce moment précis, ont bel et bien « amputé l'humanité de ses racines vitales et de la moitié de sa puissance créatrice » (p.185).

Dans la première partie du recueil, quatre courts textes abordent aux rives du pourquoi de l'écriture. Des personnages chers à l'écrivaine font alors une fugitive réapparition. Les notions de modernité et de postmodernité sont effleurées et la signature, « marque du sujet signifiant », provoque la mise en question d'un patriarcat qui trouve avec ce signe le moyen de s'incruster impunément « sur la page même qui le dénonce ».

Des considérations d'ordre plus spécifiquement linguistique fournissent la matière de la deuxième partie du recueil dont les textes sont regroupés sous l'intitulé explicite : « La langue de l'occupant ». Cette section s'intéresse aux très actuelles discussions concernant la prétendue neutralité de la langue. Bersianik y souligne entre autres les abus dont le signifiant « homme » reste encore exemplaire. « Ouvrage de dame » est ici un texte qui rappelle particulièrement aux femmes d'aujourd'hui les inconvénients de se retrouver en position d'étrangères au sein d'une langue française où les hommes ont tout loisir de se percevoir en tant qu'« indigènes ». D'où la nécessité absolue d'agir en diagonale et sans relâche sur cette langue, pour la faire plus également nôtre. Cette partie du livre reprend en fin de chapitre plusieurs extraits de l'*Euguélienne*, rétrospective destinée à mesurer les « avancées et piétinements » depuis les années 1970, alors que la dénonciation du sexisme de la langue et la féminisation du langage n'occupaient guère le devant de la scène féministe.

Avec « Les pirates de la reproduction », l'auteure dénonce en troisième partie les conséquences négatives, pour une juste appréhension de la perspective générale de la maternité, d'une expression aussi réductrice que

1. Ma vieille édition de l'*Orestie*, d'Eschyle, situe le passage incriminé dans la troisième partie soit *les Euménides* plutôt que dans l'*Agamemnon*, tel que Bersianik le signale en note à la page 185 du recueil. Voir l'*Orestie*, d'Eschyle, traduction nouvelle de Paul Mazon, Paris, Albert Fontemoing, éditeur, 1903, sans pagination [!]. La traduction est quelque peu différente mais le sens reste le même.

« porter un enfant ». Encore une histoire de langage en somme ! C'est dire du coup le pouvoir attribué au vocabulaire « comme agent d'interprétation de la réalité dans le champ symbolique ». Les mots utilisés pour parler de la reproduction humaine, par exemple, sont suivis à la trace et même leur étymologie sera éventuellement assignée au banc des accusés. À l'aide d'exemples, Bersianik relève l'incongruité de certaines attitudes langagières pourtant normalisées au sein du monde scientifique depuis que les nouvelles techniques de reproduction (NTR) ont fait une percée remarquable sur la scène contemporaine. Mythologie, religion et littérature sont alors tour à tour convoquées pour illustrer les chemins empruntés par ce que Bersianik appelle une « protestation gynile », protestation qui tisserait en elle-même l'histoire du patriarcat « depuis [...] la légende biblique de la "grossesse d'Adam" et le concept de la Sainte Trinité, jusqu'aux nouvelles techniques de reproduction, en passant par Socrate qui "accouche les beaux esprits des pensées qu'ils contiennent" » (p. 112). Dans « Le manteau de Noé », l'arrivée impromptue des « pères prodiges » dans notre réalité sociale est prise à partie plutôt vigoureusement pendant que leur montée spectaculaire dans les œuvres de fiction est donnée comme tout aussi flagrante et signe évident d'un contre-discours masculin adapté aux circonstances du jour, titres à l'appui.

La quatrième partie de cette foisonnante anthologie, « L'arbre de Pythagore », remonte pour sa part aux sources de la philosophie. En ce temps-là, Aristote ayant accidentellement ou autrement glissé dans son discours par ailleurs éminemment logique quelques balivernes appelées à une remarquable survie, l'« inconscient collectif » prenait en compte une chose ou deux concernant la prétendue nature de la femelle de l'espèce humaine. Mais des « récalcitrantes » allaient venir, la célèbre Euguélionne, en tête. Leur apparition tapageuse promettait la bataille entre autres à une répartition des tâches sociales telle que soi-disant programmée par la loterie génétique en vigueur chez les êtres humains, répartition que ces récalcitrantes ne cesseraient dorénavant de remettre importunément en question, de l'avis de certains.

Avec le retour dans cette quatrième partie de son ouvrage sur le 6 décembre 1989, Bersianik réfléchit et pleure avec nous toutes sur les dessous d'une misogynie qui s'est exprimée là de façon on ne pouvait plus tranchante : « les hommes d'un côté, les femmes de l'autre ». Son essai critique « La lanterne d'Aristote » souligne ensuite que les écrits eux-mêmes ne seraient pas exempts d'une dichotomisation semblable, et ceci en raison d'une *réception* différente de la part de la critique, selon qu'ils soient produits par un homme ou par une femme. Encore une fois, question de signature... S'ensuit une dénonciation du double standard ombrageant invariablement la production littéraire des femmes. « Ce bon vieux Pythagore » refait donc surface pour récolter les suites troubles et désormais suspectes des spéculations dualistes dont il est la source. Il n'est pas mort, rappelle Bersianik, et son double principe mène toujours la société. Je crois de mon côté que le binarisme est en quelque sorte incontournable en tant qu'élément fondateur de la pensée symbolique. Je crois en conséquence qu'une théorisation le prenant franchement en compte fera toujours montre de beaucoup de réalisme. « Faut faire avec », aurais-je envie d'ajouter cavalièrement, autant le théoriser !

« Notre mémoire du futur » réintroduit en cinquième partie du recueil un type d'écriture plus ludique, s'imposant en bout de ligne. L'amnésie traditionnelle des femmes est alors appelée à s'y ouvrir sur un plein de *mémoire en éclats* malgré l'« aphasie », l'« apraxie » et l'« agnosie », trois amnésies dites neurologiques dont les femmes auraient souffert en raison de circonstances certes indépendantes de leur volonté. Les « cleptomnésiques » auront donc fort à faire dans le futur pour les maintenir dans une « séquence patriarcale interminable » dont nous parle sans fatigue apparente une Bersianik tout occupée de son côté à la construction de « l'arbre de pertinence de notre culture au féminin » (p. 268).

L'engagement féministe ne saurait ici être mis en question. Les lectrices et les lecteurs inconditionnels de Bersianik sauront sans doute pardonner rapidement les redites, inhérentes peut-être à la forme de présentation choisie, soit celle du recueil-anthologie ; les autres apprécieront aussi bien la véracité de l'ensemble du propos que la vivacité coutumière de la plume de l'écrivaine.

Micheline Beauregard
Chaire d'étude sur la condition des femmes
Université Laval

Marie-Thérèse Lefebvre : *La création musicale des femmes au Québec*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 1991, 148 p.

Voici un livre qui comble une lacune importante dans l'histoire musicale, celle de la création musicale des femmes au Québec. Dès son avant-propos, l'auteure indique que « devant le silence de nos ouvrages de référence [elle a] proposé, dans le cadre des cours d'histoire de la musique canadienne, à quelques étudiants et étudiantes de participer aux divers stades de cette recherche ». Le résultat de cette collaboration ? Un livre digne d'intérêt d'un couvert à l'autre.

Après une introduction traçant un survol de l'histoire des compositrices dans le monde, une première partie porte sur la période 1534-1918 au Québec. Le trait marquant de cette période est sans nul doute la présence active et continue des communautés religieuses, particulièrement les ursulines, dans l'enseignement de la musique aux filles. Les femmes occuperont une place de plus en plus importante dans le développement de la vie culturelle et musicale, d'abord par leur interprétation des œuvres existantes et plus tard, par leurs compositions, tant religieuses que profanes.

Un tableau chronologique des institutions d'enseignement de la musique au Québec permet de constater que, pendant que des hommes comme Antoine Dessane, Calixa Lavallée et Guillaume Couture s'évertuent à convaincre les gouvernements de créer un conservatoire (modèle européen) et essuient à tour de rôle refus sur refus, les religieuses, elles, développent dans leurs couvents, collèges et instituts un véritable enseignement musical.

L'auteure met également en lumière le rôle modeste mais essentiel de la revue musicale *Le Passe-temps* dans la société canadienne-française au tournant du siècle. C'est dans cette publication que les femmes trouvent pour la première fois un moyen de faire connaître leurs œuvres. Quant à l'interprétation, la création du Prix d'Europe en 1911 permettra aux femmes de faire une